

24 images

24 iMAGES

Le pouvoir par la violence *Gomorra* de Matteo Garrone

Gilles Marsolais

Number 138, September 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2008). Review of [Le pouvoir par la violence / *Gomorra* de Matteo Garrone]. *24 images*, (138), 38–38.

Le pouvoir par la violence

par Gilles Marsolais

Adaptation du best-seller éponyme de Roberto Saviano, dont la traduction française est parue chez Gallimard en 2007, *Gomorra* raconte, dans un style nerveux d'une rare efficacité, le fonctionnement, vu de l'intérieur, de la mafia napolitaine, la Camorra. Ce mot commode est utilisé par les journalistes et les magistrats, mais il désigne en fait le « Système », ainsi appelé par ceux qui font partie de l'organisation criminelle la plus importante d'Europe, intégrée surtout dans les milieux les plus pauvres et active dans les provinces de Naples et de Caserte (Campanie), territoire densément peuplé. Comme le montre fort bien le film, ne serait-ce que par l'architecture des lieux où se déroule l'action, la Camorra repose moins sur une structure pyramidale, comme la Cosa Nostra sicilienne, que sur une disposition à l'horizontale au moyen de laquelle elle impose son modèle d'économie parallèle à toute la région, à travers les innombrables tentacules de ses divers clans. Et les procès en cours ont dévoilé qu'elle est présente partout, dans l'extorsion de fonds systématique (sous la forme d'un « impôt » prélevé auprès de la plupart des entreprises de la région), dans le contrôle des activités légales, incluant celles des banques et des services publics, comme le ramassage des ordures (la grève qui perdure depuis des mois dans ce secteur ne s'explique pas autrement), dans le contrôle des offres de mises en chantier et le détournement à grande échelle des fonds publics, même en provenance du Parlement européen, ainsi que dans la prostitution, les boîtes de nuit, le trafic de drogues, la contrebande d'objets volés, la contrefaçon et le travail au noir, y contraignant même les grands couturiers, etc., autant d'aspects intelligemment illustrés dans ce film captivant. Mais aussi, *Gomorra* illustre surtout fort bien que la Camorra voit au bien-être des petites gens, en réglementant leur vie jusque dans les moindres détails, en subvenant même aux besoins de la veuve et de l'orphelin dont le mari ou le père lui a fait le don de sa vie ou moisit en prison. (Depuis 1977, la Camorra a assassiné quatre mille personnes, dont un bon nombre de ses propres mem-



bres, victimes de la guerre des clans.) C'est à ce niveau que se situe le film pour bien faire comprendre la façon dont les gens ordinaires sont inévitablement victimes du « Système », forcés d'obéir à ses règles.

Originaire de la région, le journaliste et romancier Roberto Saviano vit sous protection policière constante depuis qu'il a reçu des menaces de mort de la part d'un clan, en pleine salle

d'audience, au cours d'un procès célèbre. C'est dire la justesse de ses propos, tirés de faits réels et adaptés pour le cinéma, auxquels le réalisateur Matteo Garrone (*L'embaumeur*, 2002 ; *Premier amour*, 2005) et les acteurs, formés au théâtre ou en prison (!), dont plusieurs non professionnels, font honneur en dialecte napolitain. Par contre, le film se contente de *montrer*, délaissant aussi bien le biais de l'enquête journalistique que le ton dénonciateur.

Mais il le fait d'une façon particulière, qui atteste d'un réel travail de mise en scène. C'est comme si elle se trouvait là par hasard que la caméra nerveuse, sur le qui-vive, suit pendant quelques jours, sur fond de guerres de clans et de trafics en tout genre, les destins croisés de quelques personnages d'une cité délabrée, qui évoque une immense toile d'araignée avec ses tours d'habitation hallucinantes dont les cours communiquent entre elles. Il y a quelque chose d'irréel dans ce va-et-vient incessant et concentré, dans cet engrenage où ils se trouvent coincés, où les protecteurs et les « héros » du moment peuvent à leur tour devenir des victimes. On ne peut faire autrement que d'adhérer à la démarche quasi documentaire de cette fiction épurée, structurée comme un ballet chorégraphié avec *maestria*, qui évite de se complaire dans l'horreur pour ne cerner que l'essentiel, au point de cultiver l'ellipse et l'information fragmentaire. On ne peut qu'être à notre tour happés, comme une victime, dans ce tourbillon infernal, déjanté au point de s'y perdre, où les criminels du monde réel en arrivent même à vouloir ressembler aux figures mythiques du cinéma! 24